

# Françoise MOREL rééducatrice

LE LIVRE :

## L'HISTOIRE DE BRIT

Françoise MOREL  
Expériences - témoignages  
E3, Casterman - 156 pages - 1981

*D'abord, j'ai lu : passionnant.*

Il est rare que je lise un livre d'un trait : je ne dévore pas je mâche. Cette fois, je me suis laissé prendre : je voulais savoir la fin, à défaut du fin mot de l'histoire de Brit.

Sur fond de « cité » défavorisée et d'école-caserne bien de chez nous, une petite fille. Brit n'est pas muette, dommage qu'elle ne parle pas. Elle n'entend pas, ne sait, bien sûr, pas lire puisque c'est à ce titre qu'elle bénéficie d'une rééducation psychopédagogique. Intéressant de découvrir qu'elle n'est pas sourde, qu'elle sait traduire les lettres en sons et qu'elle arrive parfois à parler. « *Un cas trop lourd pour moi* » dit Françoise Morel qui ajoute : « *Je me demande toujours aujourd'hui quel est ce cas de rééducation spécial pour rééducatrice en psychopédagogie !* »

J'ai comme vous peut-être, des Brit qui me trottent dans la tête mais ce n'est pas seulement l'histoire de l'enfant qui m'accroche ; c'est aussi la femme qui ose parler de ses peurs, de ses espoirs, de ses réussites, échecs, enthousiasmes et qui vous épargne ses états d'âme, la praticienne compétente, aux prises avec la « folie », qui fait feu de tout bois, précise les techniques utilisées et à l'occasion donne son avis. L'identification est facile et je ne serai pas le seul à être séduit.

*Puis j'ai relu : intéressant*

J'avoue ne pas croire tellement à la rééducation « scientifique » et ne pas avoir de tendresse particulière pour les échelles, tests, machines à prédire, jeux sophistiqués et méthodes-miracles : évaluer ou « faire taire le symptôme » (1) n'est pas mon affaire. Mais que feraient Françoise et Brit isolées, hors du monde, sans médiations ?

Il est bien intéressant de les voir utiliser les images, les jeux, les sons, le magnétophone, le miroir, les masques et même d'in-vraisemblables exercices à base de nolmoridutilédon.

Plus intéressant encore de voir F. Morel se débrouiller, utiliser tout et n'importe quoi pour en faire des outils adaptés à la situation. C'est à travers un masque de chat que Brit réussira à prononcer CH.

Autre chose m'apparaît plus urgent : le contrôle de la relation. Comment l'adulte qui est - ô combien ! - au contact se laisse toucher, émouvoir sans se laisser coincer, séduire, submerger, bouffer, entamer ? Sans détruire, sans se laisser détruire ?

On parle ici d'amour, de couple mais pas question de se dissoudre dans une bouillie affective et de faire n'importe quoi. On parle aussi de guérilla donc de stratégie. Dans cette situation sans recours possible, Françoise Morel risque et fait risquer. Mais



elle le sait. Elle ne dit pas « contrôle des transferts », elle le fait, je pense, quand elle dit :

« ...le miroir, objet de mort, a répondu à mon enfant blessée : « Non, tu n'es pas la plus belle, c'est l'autre qui parle mieux que toi » Je suis sorcière, ma petite Brit est morte, le visage pâle... elle va partir. Je l'ai assassinée ». p. 62

« je me pose de drôles de questions... : professionnellement, je suis satisfaite d'entendre Brit parler plus fort ; intimement, non. Mieux, on croirait que je regrette la voix inaudible... J'aimais Brit infirme ». p.99

Maîtresse d'école ou élève, renard qui ne parle pas, interdiction haïe, grand-mère gâteau, sourde, sorcière, camarade de jeu, danger et refuge, qui est « Françoise Morel » pour Brit ? L'important est peut-être, quels que soient ces avatars, de rester Françoise Morel, indestructible.

« Je ne suis pas psychanalyste » dit l'auteur qui ne prétend nullement à la naïveté. Pas question, en effet, de « démonter » (voire de démolir), pour le remettre au monde, ce petit robot muet qui sait parler pour ne rien dire, qui sait lire pour ne pas comprendre et qui ne veut rien savoir. Françoise Morel utilise donc des notions psychanalytiques et, comme tout le monde, elle interprète. Mais elle, ne se prend pas trop au sérieux. Qui oserait le lui reprocher ? N'est-elle pas pour Brit le bateau de la dernière chance ? (2)

« Si je rate ma rééducation, Brit est foutue ». p. 79  
« A trois ans elle ne pouvait pas dire trois mots d'affilée ! Elle avait inventé de parler à son renard... Il comprenait, lui » dit la mère. (3)

« Au revoir Madame. Si je vous comprends bien, je n'ai plus qu'à remettre en place masculin et féminin, rajouter des articles devant les mots dans le langage de votre enfant » p. 44

« ... pour neuf noms sur dix, la notion de genre est sans rapport avec celle de « sexe ». Reste le dixième. Est-ce ce mot-là qui fait si peur à Brit qu'elle préfère lui en couper l'article, la marque du sexe, pour l'asexuer ?

... Sommes-nous dans un monde sans articles, un monde neutre, par sécurité ? Rendre les articles à son langage, est-ce

(1) Cf. Chroniques de l'école caserne, p. 125.

Les symptômes, signes d'une souffrance ; ça parle là où ça souffre...

(2) « Si l'éducateur formé à l'analyse par expérience vécue est amené, dans certains cas limites ou complexes, à recourir à l'analyse pour étayer son travail, il faut lui reconnaître sans détours le droit de s'en servir : l'en empêcher relèverait de raisons mesquines » S. Freud 1925

(3) A aucun moment n'apparaît le père... ou son ombre. Brit est (statistiquement) normale.

toucher au sexe de Brit?... je ne prendrai pas l'initiative d'aller plus loin, de parler du corps ou de toucher au corps de l'enfant... » p. 83

« Pourquoi on ne dit pas la jardin, le lune, la soleil?... terriblement illogiques, les difficultés de la langue française éclatent. ... Sur quoi m'appuyer pour tout expliquer?... parce que je ne sais pas quoi dire, je trouve la seule réponse possible : « C'est comme ça, c'est la loi ». p. 59

Cette loi du langage par où il faut passer, aussi arbitraire que l'interdit de l'inceste...

### *J'écris : utile et (peut-être) dangereux ?*

Quelle manie de vouloir signaler ce qui me paraît utilisable ! J'avais donc commencé à noter - la liste est longue - des techniques, des trucs... Travail ridicule : ces trucs n'ont de sens que dans un contexte précis, ils ne sont pas transposables mécaniquement. Françoise Morel qui ne prétend pas jouer l'analyste, se trouve, qu'elle le veuille ou non en position d'analyste, intenable. C'est justement cette position que nous voulons éviter : on ne manipule pas le radium à mains nues (ni l'inconscient). Et que nous pouvons éviter car nous avons d'autres outils : les Techniques Freinet, médiations permanentes ; le potentiel

soignant des groupes d'enfants (4) et les institutions coopératives qui donnent de la loi une autre image. D'autres outils et même ce que je considère comme une « machine à soigner » : la classe telle que nous la décrivons, milieu thérapeutique. Beaucoup de choses à prendre de cette histoire de Brit, beaucoup à apprendre mais, là où nous sommes, il serait dommage de se consacrer aux rééducations individuelles, nous risquerions de lâcher la proie pour l'ombre.

Qu'on se rassure, il n'est pas question de contester l'utilité des Perf., des GAPP ou des CMPP. Ni même de les « concurrencer ». Les broyeuses fonctionnent bien. Il y aura du travail pour tout le monde. Il restera toujours assez d'estropiés psychiques à soigner ou à rééduquer.

Un livre instructif : que savons-nous du difficile métier de rééducateur ?

Un livre utile : malgré techniques et institutions, qui ne s'est retrouvé, face à un enfant-problème, coincé dans des situations duelles périlleuses ? (5)

Fernand OURY

(4) Cf. Miloud in l'Éducateur n° 7 1979-80.

(5) Cf. Sébastien in Qui c'est l'conseil ?

## CONVERSATION avec Françoise MOREL

en compagnie de : Geneviève LE BESNERAIS, Jacques GONNET, Fernand OURY, Catherine POCHET et Josette VOLUZAN.

### *La relation duelle et les chèvres de M. Seguin*

SI TU T'IMAGINES...

R.U. — La relation duelle dans ton livre, c'est un peu le loup qui va se jeter sur les rééducatrices. Alors, tu appelles à l'aide tous les messieurs Seguin de la formation... mais ils restent muets.

F.M. — Oui, je pensais naïvement qu'écrire un livre, c'était comme établir une communication avec des gens qu'on ne connaît pas et qui te diraient : j'ai lu ça, je suis d'accord ou je ne suis pas d'accord, peu importe. Or je n'ai eu que peu de réactions, même pas celles de mes professeurs.

F.O. — Et ça t'étonne ? En ayant une idée alors que, eux, sont payés pour en avoir, tu les mets dans une position inconfortable. Il n'y a aucune raison qu'ils te donnent signe de vie puisque tu viens de les tuer. Ce n'est pas en disant quelque chose que tu vas te mettre en communication avec tes supérieurs. Il y a encore des Mac-Mahon : « si un de mes officiers écrit un livre, je le révoque ».

R.U. — Tu situes vraiment ton livre sur un plan hiérarchique ?

F.M. — Je pensais qu'ayant eu des problèmes avec des professeurs du stage, ceux-ci réagiraient, ne serait-ce qu'en me disant : c'est aberrant. Vivre ce que j'ai vécu, puis l'écrire, ce devait être quelque chose, cela ne devait pas rester sans réplique, sans écho. Je ne l'ai pas écrit pour eux seulement, je l'ai écrit pour des gens qui font le même boulot que moi, pour savoir ce qu'ils pensent de ce qui m'est arrivé.

R.U. — En même temps pour les aider dans leur propre activité ?

F.M. — Je ne sais pas si c'est pour les aider. J'étais simplement satisfaite d'écrire ce boulot parce qu'il n'y a encore rien de fait pour l'améliorer. Ces gens nous avaient dit pendant un an : « vous allez

faire une petite conversation avec le gosse, lui demander un petit dessin, on ne savait pas pourquoi, on n'y comprenait rien. C'est la formation que je remets en question parce qu'elle me paraît quand même inquiétante. On nous a balancé un gosse dans la figure avec un professeur qui venait nous surveiller. Moi, par exemple, j'ai eu un môme de 4 ans avec trois personnes pour m'observer. Je dois dire que c'est l'expérience la plus terrifiante que j'aie vécue.

### UNE FORMATION ANALYTIQUE, DANS LES CENTRES ?

F.M. — Dans la formation tout est fait pour empêcher le futur éducateur d'avoir peur de la relation duelle. On le met en face d'un seul gosse dans des conditions telles que la plupart des gens qui ont travaillé avec moi, en stage, ne travaillent plus en relation duelle parce qu'ils en ont

peur. Maintenant, ils fonctionnent avec des groupes de trois au minimum.

R.U. — Pour toi, la relation duelle reste-t-elle le fait le plus important dans la rééducation ?

F.M. — C'est justement parce qu'elle doit représenter quelque chose de dangereux, pour employer ce mot-là, qu'on nous empêche au départ de l'employer. Alors quand il y a des gens qui ont envie de le faire et de travailler avec un seul gosse, ils se trouvent devant une situation à laquelle ils ne sont pas préparés. Aussi la plupart des collègues font-ils autre chose pour éviter de plonger dans des situations de parole qu'ils ne supportent pas. Je pense que la situation du face à face avec un seul enfant est très différente de la situation du petit groupe et qu'elle est très mal supportée par les instituteurs dans l'école.

F.O. — La relation duelle n'est d'ailleurs jamais vraiment duelle. Les autres - et l'autre - sont toujours là. Mieux vaut le savoir. Parlons plutôt de situation et, dans le cas présent, de situation analytique.

F. Oury : Il faut attendre que ça revienne d'Amérique





G. Le Besnerais : Il n'y a pas que l'analyse

Ça peut servir dans les cas de névrose. En cas de psychose c'est une autre affaire car c'est justement cette situation d'elle qui déclenche la panique : impossibilité de s'identifier, de transférer sur une personne. Dans la classe coopérative, c'est la multiplicité des situations qui nous permet d'intervenir efficacement. J'imagine que les gens des GAPP ont une formation analytique quelques idées sur le transfert... savoir d'où on parle, etc. Sinon que peuvent-ils faire ?

F.M. — Au niveau de la formation, il y a une confusion entre les petits groupes de trois et les enfants isolés. C'est marqué dans les textes : le rééducateur doit s'occuper d'enfants en petit groupe ou isolés. Pour les gens qui débarquent dans ce boulot, il n'y a pas de différences non plus. La différence se vit dans sa peau, dans ses tripes, dans ce qui se passe par la suite. Pour moi il y a une différence importante parce qu'en fait, un groupe de trois, c'est une classe, et un enfant avec un adulte, c'est autre chose.

R.U. — Mais en quoi cette bonne relation de l'enfant avec toi va-t-elle garantir sa réinsertion dans une classe banale ? Dans ton livre, tu parles de ton découragement à constater l'absence de collaboration entre le GAPP et les instituteurs habituels.

F.M. — J'ai l'impression de travailler à côté de quelque chose qui existe mais, en effet, sans communication réelle avec la classe. Parce que je ne travaille pas dans la classe. J'ai un désir personnel d'isolement. J'ai décidé carrément de travailler à côté de la plaque parce que c'est plus facile pour moi.

### Qui est responsable de la réinsertion ?

R.U. — On peut imaginer d'une part des enseignants thérapeutes isolés et qui espèrent que leur enfant remis sur les rails va reprendre goût à la classe banale ou supporter le maître avec lequel il se sentait peu d'affinités. Mais ne peut-on imaginer d'autre part, un travail qui ne se ferait pas au niveau des enfants mais des maîtres. Si les rééducateurs

étaient davantage les catalyseurs d'un autre fonctionnement de l'école parce qu'ils expliqueraient et dédramatiseraient les tensions entre enseignants et élèves ?

F.M. — Pour moi, non. Réadapter le gosse à l'école, je ne sais pas trop ce que cela veut dire et j'essaie de faire autre chose. Quand on m'amène un gosse qui est mal à l'aise, j'essaie de le mettre bien dans sa peau.

Je m'occupe d'abord du gosse sans m'occuper spécialement de l'école. A partir du moment où le gosse va être bien dans sa peau, il va déjà être mieux dans sa classe. En fait, je vis dans l'école tout en étant très loin de l'école. C'est un parti-pris très personnel.

Josette Voluzan. — Tu essaies de promouvoir une réalité nouvelle dans le gosse mais tu poses que l'école est fixe et qu'elle ne bougera jamais et que c'est vain de vouloir réadapter l'enfant au traditionnel. Mais si le traditionnel bougeait ? Il y a peut-être autre chose que les thérapies individuelles, processus trop long. Il y a peut-être des situations de travail, des modes de vie qui aident à un mouvement de transformation générale.

### G.A.P.P. : mission impossible

F.M. — C'est certain, mais moi je suis toute seule dans l'école. Je suis restée toute seule en Eure et Loire : j'étais un GAPP à moi toute seule, comme rééducatrice. Alors pour 1 000 gosses, je ne vois pas comment moi toute seule, Morel, je pourrais changer 40 instituteurs et leurs gosses. Je dois dire qu'il y a beaucoup de GAPP qui sont comme ça, qui ont été créés sans psychologues. Établir 3 personnes ensemble, c'est déjà intéressant ; elles peuvent avoir une certaine influence sur les gens. Mais les GAPP ont été simplement créés de façon à ce que ça ne puisse pas fonctionner. Ils ont été lancés uniquement pour faire de l'esbrouffe, sans signification, sans pouvoir...

Il se pose d'ailleurs un problème de conscience. Est-ce qu'on doit prendre des cas légers qu'on peut récupérer très rapidement et remettre sur les rails ou des cas lourds abandonnés qui ne seront jamais pris nulle part, ni en CMPP, ni par le psychiatre du coin, comme c'était le cas de Brit ? On ne peut pas imposer ça aux gens, je crois qu'il faut faire son propre choix. Pourtant il y a une certaine liberté qui ressort des textes, de prendre les gosses qu'on veut. Même des cas lourds car si on en a envie, on met le paquet.

Les Instructions de 1976 disent que les GAPP doivent s'intéresser aux instituteurs avant de s'adresser aux enfants. Mais il faut au moins deux ou trois ans avant d'établir des liens. Alors que les GAPP ont toute latitude d'organiser leur emploi du temps, les instituteurs ne disposent que des récréations pendant lesquelles ils ont la charge de la surveillance des gosses. Autant dire que dans leur emploi du temps, il n'y a aucune place pour une discussion avec les GAPP.

F.O. — Nous parlons ici comme s'il n'existait en France aucune classe Freinet institutionnelle qui, à mon avis est la meilleure réponse aux maux que vous



F. Morel : J'étais un G.A.P.P. à moi toute seule

agitez. Même dans ce cas, il faudrait prévoir un recours pour tout maître, quelqu'un à qui parler quand on est coincé : l'histoire de Sébastien dans « Qui c'est l'conseil ?... »

F.M. — Je crois que quelle que soit la façon dont les GAPP travaillent, ils sont toujours à la disposition de l'institutrice pour écouter n'importe quoi. Dans ce sens-là, ils ont le rôle d'un analyste qui écoute n'importe quoi : « Moi, je souffre avec tel gosse ou moi je souffre parce que j'ai des problèmes chez moi ou moi j'ai des difficultés avec mon propre enfant ». C'est très mélangé. Est-ce que c'est de l'analyse ? Peut-être est-ce important d'écouter mais ce n'est pas suffisant.

Quand une institutrice parle à quelqu'un du GAPP de problèmes d'enfants, finalement, il me semble qu'on arrive toujours à débarquer sur autre chose. Bien sûr qu'on part de tel gosse insupportable : « Tu ne le supportes pas, pourquoi ? » et crac, ça y est, tout de suite on arrive à parler d'autre chose. C'est pourquoi, sans doute, il faudrait une formation d'analyste pour les gens du GAPP. Or moi, j'ai appris la psycho dans les livres. La dynamique de groupe, j'ai dû me la payer à l'extérieur de l'Education nationale.

### Des formations qui ont fait leur preuve

Geneviève Le Besnerais. — Il n'y a pas que l'analyse. Moi j'ai connu deux techniques de formation qui me paraissent très valables et qui ne sont pas du tout utilisés dans l'Education nationale. C'est d'une part, les groupes Balint pour les médecins en Angleterre qui sont des groupes où on parle de ce qu'on fait avec tel ou tel client. On échange donc l'expérience de l'un et de l'autre avec un psychanalyste pour éclairer un peu les choses. Cela pourrait se faire dans d'autres professions mais cela ne s'est jamais fait, à ma connaissance, dans l'Education nationale.

Et puis, un autre type de formation qui est le case-work prévu pour les assistantes sociales qui comporte une supervision. On



J. Volusan : Mais si le traditionnel bougeait ?

rapporte l'entretien qu'on a eu avec un client à un superviseur et on en discute avec lui. C'est un peu différent d'un groupe Balint parce que c'est à deux que cela fonctionne, et non dans un groupe. On a là deux techniques tout à fait valables et moins lourdes qu'une psychanalyse.

F.M. — Ce qui me semble aberrant, dans l'Education nationale, c'est qu'il n'y ait pas de contrôle prévu. Bon, il y a un psychologue mais il n'est pas écrit dans les textes qu'il doit faire le contrôle du rééducateur.

G.L.B. — Ce terme de contrôle me gêne beaucoup. Quand j'emploie le terme de supervision, c'est un terme qui est extrêmement précis dans ces méthodes américaines : on discute sur un cas réel. On en parle avec son superviseur de façon à se former, dans la mesure où on commence à exercer. Ainsi, au lieu d'être en face d'un gosse, flanquée de 3 observateurs, comme tu l'as indiqué, tu serais seule. Tu ne dirais ensuite qu'à une personne qui a de l'expérience comment tu as agi.

F.O. — On va bientôt réinventer les monographies d'enfants ! Ce qu'il y a d'amusant, c'est que toutes ces choses existent en France depuis longtemps. Ça fait une vingtaine d'années qu'on fait ça mais personne ne s'est jamais abaissé jusqu'à venir nous voir. Nos monographies, c'était ça : quelque chose de réel à partir duquel on discutait, avec un contrôle, au sens anglais. Il faut attendre que ça revienne d'Amérique !

G.L.B. — Excuse-moi, en ce qui concerne le service social, ces méthodes sont venues d'Amérique. Cela n'avait jamais été fait avant. Je suis au courant parce que ma meilleure amie, infirmière depuis 30 ans, en a profité. Dans l'Education nationale, je suis d'accord que vous êtes des pionniers... Pour en revenir à la situation de Françoise, il me semble que ce soient les deux seules méthodes de formation qui me semblent valables.

F.M. — Dans la réalité, on ne fait que du bricolage, on n'a acquis aucune technique au niveau de la relation ou du langage. J'ai une formation au niveau langagier mais aussitôt qu'on regarde à

côté, il n'y a rien. J'ai souffert pendant un stage d'un an et j'ai senti qu'il y avait quelque chose qui ne collait pas. Je suis passionnée et j'estime que la passion doit descendre dans l'école.

Jacques Gonnet. — Je me demande si la discussion n'est pas un peu bloquée par la prise de position de Fernand Oury. Il part d'une option qui est assez logique. Il dit : pas la peine d'envisager tout cela, il y a la classe coopérative. J'aurais tendance à inverser le problème en disant qu'on a tout de même des points communs dans les deux camps. La classe coopérative suppose tout de même un certain regard sur l'enfant, une confiance dans le devenir de l'enfant, sinon cela ne va pas marcher. Si le maître pense que l'enfant qui est devant lui est un imbécile, la classe coopérative ne peut exister. Or Françoise a exactement la même approche. Françoise parle de passion mais je crois que c'est davantage une confiance dans le gamin qu'elle a devant elle...

F.M. — Effectivement, en prenant un enfant en rééducation, j'ai l'envie et l'espoir de faire quelque chose avec lui. Il est évident que je prends des enfants qui me conviennent. Les instituteurs n'ont pas ce choix.

F.O. — L'école n'est obligatoire que pour les parents. Elle ne peut être obligatoire ni pour les enfants, ni pour les maîtres : le désir ?

Demander à un maître de prendre en charge, individuellement, tous les enfants d'une classe c'est lui supposer des pouvoirs infinis. Le Bon Dieu n'y suffirait pas !

J.V. — Il me semble que tu as découvert un mode de communication par le cri, par exemple, c'est-à-dire un mode de communication plus existentiel, plus essentiel. Fréquemment dans les GAPP subsiste un mode de communication intellectuel qui fait qu'on regarde l'enfant avec les critères de la réussite scolaire. A l'opposé quand les instituteurs de GAPP réussissent c'est qu'il s'est passé entre les enfants et eux quelque chose qui touche à l'affectivité.

F.M. — Oui, j'ai l'impression de faire des choses qui sont complètement à côté de la pédagogie, des choses très, très naturelles. Je vais te donner un exemple. La semaine dernière j'ai joué avec un gosse de cinq ans. Le soleil entrainait dans mon bureau et on a essayé de le capter avec un miroir, de le renvoyer dans tous les coins. On s'est accaparé du soleil. J'ai de même travaillé sur les odeurs et les parfums. On a joué à les sentir, à les reconnaître. Je sais qu'on ne peut pas faire des choses semblables avec 30 gosses par classe.

### *L'amour des enfants n'est pas une panacée*

Catherine Pochet. — Dans un stage récent, j'ai entendu soutenir que l'affectivité était tout, que la plus médiocre méthode de lecture pouvait réussir avec l'amour que la maîtresse porte à ses élèves. Est-ce que notre conversation actuellement, ne soutient pas la même illusion ?

F.M. — J'adore les gosses mais au bout de deux ans, clac, ils disparaissent, je



C. Pochet : L'amour ne remplace pas une bonne méthode de lecture

ne les vois plus, je ne les connais plus, je ne les aime plus. Parce que mon amour-passion a un visage professionnel. Je reste moi-même, sans m'engager. J'aime professionnellement mais avec passion. Ce ne sont pas mes enfants : il y a donc une nuance.

F.O. — Dans son livre, Françoise définit très clairement ce que peut être un transfert bien contrôlé, condition nécessaire et non suffisante à toute action éducative ou thérapeutique. Comme on n'a pas de mot pour le dire, elle parle d'« amour ». On peut entendre n'importe quoi. Dans cette situation, je préfère me taire.

G.L.B. — Je voudrais revenir sur ce que l'on a dit tout à l'heure. Fernand tu as dit « Ça marche parce que tu es toi ». Ça me semble grave d'être isolée et c'est pourquoi c'est bien que tu aies écrit ton bouquin. Je souhaite qu'il ait le plus de réactions possibles parce que dans ce métier, il n'y a que les échanges qui comptent.

F.O. — Je crains que le livre de Françoise n'incite des instituteurs à lâcher la proie pour l'ombre et que certains laissent tomber leur classe pour s'occuper des cas de gosses. Ça, c'est dangereux.

F.M. — J'ai fait la classe en I.M.E. avec des enfants fous. Je laissais les gosses parler, je les écoutais mais je ne suis jamais allée jusqu'à jouer avec un seul gosse dans le groupe. Si tu joues avec un gosse isolé, il va te provoquer, te chercher sur le plan personnel pour une sorte de duel. Mais les autres, que vont-ils faire pendant ce temps-là ? Ils vont foutre le bordel.

F.O. — Heureusement.

F.M. — Oui, heureusement. Dans une classe, il me paraît impossible de privilégier la relation duelle.

F.O. — La classe, la machine institutionnelle Freinet remet d'aplomb pas mal de gosses, y compris des « cas lourds ». Il n'empêche que souvent une psychothérapie extérieure, duelle ou autre serait bien utile. Ça pourrait être le travail des GAPP. Sont-ils équipés pour ?

*Propos recueillis par Roger UEBERSCHLAG*